
Réflexions de l'ignorant

Marie Laffranque



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/baroque/311>

DOI : 10.4000/baroque.311

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 1969

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Marie Laffranque, « Réflexions de l'ignorant », *Baroque* [En ligne], 4 | 1969, mis en ligne le 05 mai 2012, consulté le 11 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/311> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/baroque.311>

Ce document a été généré automatiquement le 11 juin 2022.

© Tous droits réservés

Réflexions de l'ignorant

Marie Laffranque

- 1 Il est des réunions où, avant toute autre précaution, on s'accorde à désigner l'« ignorant de service ». Il devrait y en avoir un dans tous les congrès. Même entre humanistes, la spécialisation est parfois telle que l'un ou l'autre, sans s'en apercevoir, sort du domaine compréhensible à tous : et soit pudeur, soit crainte d'alourdir le débat, souvent chacun se tait, espérant l'autre mieux instruit. Cela est vrai *a fortiori* pour des dialogues démocratiquement ouverts aux non spécialistes, aux non professionnels, à l'amateur et au simple curieux, comme les Journées du Baroque à Montauban. Plus généralement, dans la période actuelle, où les réunions se multiplient, devenant peut-être un mal nécessaire à notre société cloisonnée, mais où le plus souvent on ne sait pas encore parler, écouter, dialoguer, s'entendre, où le modèle dominant sur lequel s'organisent informations et communications reste, grâce aux ordinateurs, le vieux modèle aristotélicien du tiers exclu (oui-non, blanc-noir), l'ignorance avouée s'impose. Sinon, nous verrons se développer les dialogues de sourds, le règne de la feinte ou superficielle compétence ; nous courrons trop souvent le risque du quiproquo, du malentendu, de l'illusion. À l'extrême, nous nous trouverons un jour ou l'autre dans la position gênante, d'un comique ambigu, qui est celle des héros du *Rétable des merveilles*, de Cervantès : sera coupable, impur, exclu, celui qui ne voit rien sur cette scène vide qu'un « montreur » habile, peuple uniquement de sa verve, Seuls les « vieux chrétiens », a-t-il dit, les non juifs, seront en mesure d'apercevoir le spectacle. Qui oserait mettre en doute, tout bonnement, sa réalité ?
- 2 Nous voici en plein baroque : l'époque, le sujet, le danger, sa mise en lumière ; enfin, l'apaisement relatif que je voudrais apporter ici. Il y a bien « un spectacle », il y a même un dialogue aux Journées de Montauban, pour celui qui jusqu'à présent les a suivies avec un intérêt soutenu. Il y a pour les non-initiés, dont je suis, participation possible, enrichissement probable. Cependant, pour que l'échange soit plus grand et plus complet, je proposerais l'institution d'un ou deux ignorants patentés, et aux autres, la liberté d'intervenir parfois en posant des questions qu'ils croient élémentaires.
- 3 Un débat conduit par des spécialistes peut souvent devenir brusquement accessible par quelques éclaircissements bien choisis ou par quelques précisions de vocabulaire et

d'histoire. L'ignorant peut avoir un autre rôle, celui de replacer dans un cadre à la fois plus large et plus quotidien les thèmes étudiés, les thèses en présence, Son intrépidité, enfin, s'il la reconnaît pour telle, c'est-à-dire si elle est modeste et non pédante, peut devenir source d'hypothèses. Il peut jouer sérieusement, et non sans efficacité, le rôle délicat de l'ingénu, du bon sauvage ou du « persan ». Il peut aider chacun à rétablir cet équilibre vital (fait d'humour et de gravité, souvent, tout à la fois) qui devient chaque jour plus nécessaire au moment où nous voilà sollicités, pressés, agressés par une multitude de propagandes et de publicités, d'objets et de doctrines, de gens et de problèmes qui tous se veulent également importants, également présents à notre attention, prétendent avec la même vigueur se faire maîtres et possesseurs de notre esprit. Si bien que nous sommes tentés de repousser tout en bloc, comme rêve, nuisance ou vanité. À moins que, par l'effet d'un repliement défensif bien excusable, redoublant de narcissisme, nous fassions de nos préoccupations actuelles un absolu. Montaigne riait des gens comme nous, dont la vue courte et l'esprit de clocher accompagnent, ou même autorisent les prétentions totalitaires : car si la vigne gèle en Bordelais, « ils croient que la pépie en tienne déjà les cannibales ».

- 4 Entre deux séries de « Journées », au cours des deux années qui les séparent, je proposerais aussi que soient consultés les ignorants, de manière franche et décidée, pour ne pas dire systématique. De leurs impressions, de leurs réflexions, de leurs avis, on pourrait faire une synthèse à l'intention des « doctes » réunis à la session précédente, et des futurs « communicants ».
- 5 Il serait vain de tenter ici une entreprise qui ne peut être que collective. Il est bien vrai qu'en me demandant d'écrire quelques pages pour ce numéro montalbanais, on m'a traitée en « docte », alors qu'on parlait à un amateur. Je peux dire, à ce titre, les réflexions que m'inspirent aujourd'hui ces journées : un peu tard, certes, un peu loin du bouillonnement d'idées et de sentiments qu'elles peuvent inspirer. Je peux surtout inciter chacun des assistants des dernières journées, et de celles qui auront lieu l'été ou l'automne prochain, à faire autour de lui, oralement ou par écrit, cette sorte d'enquête et de réflexion collective. Le dialogue futur devrait s'en enrichir. Plus complexe ou au contraire plus clair, le départ en serait plus positif et plus animé, le débat plus actif. À long terme, le rôle de la Revue régulière qui commence aujourd'hui pourrait être double :
 1. Maintenir entre « baroquistes » de diverses nationalités, travaillant sur des périodes, des aires culturelles, des disciplines diverses (on a parlé, à Montauban, d'un certain nombre d'arts, mais aussi de philosophie, d'économie et même de mathématiques), entre gens utilisant tout un éventail de méthodes, la communication, l'information précise dont ils peuvent manquer et le tissu serré d'un échange plus constant.
 2. Nourrir leur recherche, comme celle d'autres spécialistes, et celle moins savante mais parfois encore plus vitale de « l'amateur », par un échange soutenu avec le *no man's land* qui entoure leur domaine, et par l'exploration des labyrinthes qu'ils peuvent y tracer sans le savoir, des gouffres qu'innocemment ils peuvent ouvrir sous nos pas, des terres inconnues où nous aimerions les entraîner.
- 6 Aujourd'hui, je voudrais poser quelques questions. Et d'abord, suggérer un domaine de recherches à peine évoqué dans les « journées » précédentes. En un premier temps, nous avons essayé, surtout, de définir à grands traits le baroque ; d'en limiter le temps, d'en étudier les circonstances, d'en dégager les traits les plus saillants et les principaux aspects. La deuxième série de Journées était consacrée au théâtre, la troisième à la

poésie, avec leurs prolongements et leur environnement plastique ou musical. On n'a pas distingué, en ces domaines, l'art profane de l'art religieux, estimant sans toujours le dire qu'il y avait de l'un à l'autre une évidente continuité. Cela est vrai dans certains secteurs artistiques et dans certains pays seulement, semble-t-il. Sinon, entre Shakespeare et Calderon, la distance paraîtrait moindre ; de même, chez le seul Calderon ou dans le seul théâtre espagnol, la différence entre l'auto-sacramental et la comedia, qu'on n'a aucune raison d'exclure *a priori*, ni tout entière, du domaine défini à Montauban. On aimerait un certain nombre d'exposés et de dialogues centrés sur l'art sacré et la pensée religieuse, et en regard, des journées consacrées au courant d'inspiration libertine et à l'évolution de la franc-maçonnerie, véhicule privilégié, sans doute, d'un certain héritage baroque. On souhaiterait un autre cycle consacré à la comédie et au comique. Leur absence presque totale est bien frappante dans les *Cahiers* édités jusqu'ici, et dans les discussions mêmes dont j'ai pu prendre note. (Remarquons en passant que la transcription partielle et le résumé de ces discussions apporteraient un complément précieux aux exposés imprimés). Avec la comédie, on touche à la satire : y a-t-il une satire baroque ? ou le baroque n'est-il jamais que répression ou conformisme, réduction ou élimination d'un conflit par la juxtaposition de ses éléments, évocation ou tragédie ?

- 7 On touche aussi à un double domaine plus obscur, plus humble encore : celui des arts mineurs d'une part, celui des arts populaires d'autre part. Jusqu'ici, à Montauban, nous avons tout juste abordé les premiers en évoquant les ballets ou les fêtes de Cour. Il n'a pas été question des seconds, ni en général, et c'est plus grave, de l'inspiration populaire dans l'art et l'esprit baroques ; ni, réciproquement, de leur enracinement simultané ou postérieur dans la tradition populaire d'Europe, voire même d'Amérique latine. Sûrement, il est plus difficile de trouver ici des spécialistes. Il en existe sans nul doute, et comme on est dans un domaine ex-centrique, il existe certainement aussi des amateurs compétents. La revue que voici pourrait aider à les atteindre et à les rassembler. Nous avons parlé des ballets, mais surtout de leurs décors et de leur présentation. On devrait bien parler de leurs aspects plus vifs et plus fugaces, sans doute plus spécifiques : de la danse, des mimiques, de la musique. Dans les journées passées, cette dernière a eu la part du pauvre. Et pourtant, le plus grand nombre d'entre nous vivent toujours, pour une bonne part, sur la musique de la période baroque ; mais c'est à peine si nous commençons à y songer. La danse de la même époque reste dans la nuit le plus souvent. On nous dit par exemple que les ballets romantiques ont inauguré le rythme ternaire avec la valse, et que le rythme syncopé est venu après ; quand on voit l'importance du nombre trois et du triangle dans l'architecture baroque et dans une très haute poésie religieuse, quand on regarde les figurines de ballet ou de la *commedia dell'arte* du même temps, on se prend à en douter ; ou tout au moins on aimerait y voir plus clair.
- 8 Il faudrait bien qu'on parle, non incidemment mais pour eux-mêmes, des jardins, des fontaines, des jeux d'eaux, et aussi des feux d'artifice. Je souhaiterais pour ma part qu'on s'occupe davantage, non seulement des costumes de ballet, mais des déguisements et des masques comme éléments de fête populaire, ou le devenant par des greffes nouvelles, des essais d'a-culturation réciproques entre vie culturelle populaire et culture « savante », bourgeoise ou aristocratique. Qu'est devenu, à cette époque et juste après, le carnaval de la tradition médiévale ? Quelle est la dette des carnivals de notre temps, et de leurs nombreux dérivés, envers l'art et l'esprit

baroques ? Autrement dit, comment, à quel degré, cet art et cet esprit se prolongent-ils jusqu'à nous, là comme en d'autres domaines ? Il faudrait étudier aussi plus délibérément costumes et coiffures baroques, et encore une fois ce que leur doivent les costumes populaires ultérieurs, formes, tissus et accessoires. Parmi ceux-ci, les bijoux bien entendu, et à côté d'eux les divers produits de l'orfèvrerie. La table leur doit autant que l'art sacré, ou que l'art funéraire perpétué jusqu'à ce jour. De même, l'art des lumières, que les techniques de l'éclairage électrique n'ont pas entièrement détrôné dans la vie domestique ou dans les lieux publics qui s'efforcent de reconstituer une atmosphère d'intimité, aussi bien que dans les cérémonies publiques.

- 9 Avec l'existence profane et la vie pratique, qui sait si on ne se rapprocherait pas du cœur de la question, sans y prendre garde ? Pour la décoration intérieure, la vaisselle et l'ameublement, c'est encore l'héritage direct ou l'inspiration du baroque qui dirigent souvent nos choix les plus modestes – dans le style rustique et dans le style classique –, aussi bien que le décor et l'organisation de la vie officielle. Il vaudrait la peine de s'y attacher à Montauban. Parmi les objets familiers, il faudrait penser aussi aux véhicules – dont nos marques d'automobiles gardent encore la nostalgie –, et aux objets purement décoratifs ou aux gadgets baroques, des grandes « natures mortes » en faïence que la mode reproduit encore aux porcelaines de Saxe qui connaissent aujourd'hui un renouveau, et à l'art très humble mais très vivace des farces et attrapes. N'oublions pas la cuisine et l'art des friandises. N'oublions pas les usages et bonnes manières. Perdons encore moins de vue l'érotisme baroque. Un autre domaine mériterait d'être exploré : il touche à l'art proprement dit, mais au plus populaire. C'est celui du guignol, et c'est l'art des conteurs et des chanteurs de rue, d'où naîtra ; à l'étape suivante, la nuée des estampes populaires. Auprès d'eux, on voit se profiler l'art indépendant des saltimbanques, source d'inspiration et de motifs savants dès la période baroque, par le double ressort de la magie, du prodige, du tour de force, de l'extraordinaire et de l'exotique.
- 10 Tout au long de cette énumération, on est passé, sans aucune solution de continuité, du domaine courtois ou bourgeois, au domaine populaire, et de la vie baroque à celle d'aujourd'hui. À suivre la recherche des années précédentes, on a eu l'impression, à Montauban, que la culture baroque s'efforçait de réduire ou d'assimiler, non seulement des hétérodoxies, non seulement des révoltes, mais des apports nouveaux, que leur source se trouve loin dans l'espace ou dans le temps. On souhaiterait un jour que des non spécialistes et des spécialistes de tout bord, « de tout âge, de tout rang », la regardent sous l'angle des contacts entre les sociétés européennes dominantes du XVI^e au XVIII^e siècle compris et d'une part, les sociétés extra-européennes du même temps (orientales, indiennes, africaines), d'autre part les sociétés archaïques à l'intérieur de l'Europe (paysannes ou nomades), enfin les sociétés anciennes redécouvertes ou revécues sur un mode nouveau. Pour poser une question extrême : que doit l'architecture baroque italienne, forme et esprit, à celle du pays et du temps des Nabatéens d'Arabie ? Ou encore, qu'avons-nous fait des plumes d'autruche et que doit au baroque l'art des chocolatiers ? ou enfin, la pavane est-elle une danse baroque, et pourquoi ? Finalement, que signifie, pour la civilisation de la période baroque elle-même, l'explosion périodique de révoltes populaires et cet ensemble d'explosions généralisées qui culmine dans la révolution française ? et que veulent dire, en musique, la naissance brusque de la « Marseillaise » et sa coexistence pacifique, jusqu'à nos jours, avec le « God save the King », hymne baroque ?

- 11 Nous voici tout près d'une autre question, qui forcément se posera bientôt à Montauban. Eugenio d'Ors et sa conception du baroque n'y ont pas eu de défenseur. Cependant, la vitalité persistante de l'art baroque fait question. De même, le choix qu'il a opéré dans la roue de paon, l'éventail de styles et de formes que la Renaissance lui offrait en héritage. S'il est désormais impossible d'assimiler au baroque le style 1900, on découvre chaque jour des similitudes, des « retours », des parentés profondes, des ponts concrets entre les deux époques et les deux esprits. S'agit-il d'un même courant, nourri de situations héritées l'une de l'autre et cristallisant parfois en formes similaires ou liées par une certaine filiation, et que signifie cet enchaînement ? Que signifie, enfin, en France, l'attachement méridional au baroque, si on peut le distinguer d'un poids mort de passé, et que veulent dire les diverses révoltes actuelles contre cette persistance ?
- 12 L'ignorant imagine bien que les spécialistes vont se récrier devant cette forêt de questions. Mais elles sont là, dans leur confusion et quelquefois peut-être dans leur absurdité. Encore celle-ci ne sera-t-elle pas toujours dénuée de sens. Elle ne doit pas nous décourager. Car nous savons, ou plutôt nous avons admis précisément depuis Shakespeare que le monde est plus grand que toute notre philosophie.
-

AUTEUR

MARIE LAFFRANQUE

Toulouse